

Amandine BAZIN-JAMA

Demandez à votre médecin traitant

*« J viens pas souvent chez vous
Docteur ! Mais quand j viens, j viens
pas pour rien ! »*

© Amandine BAZIN-JAMA, 2024

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable de son contenu.

Couverture :

Dessin réalisé par Adèle Douchin

Couverture réalisée par EC graphik

Site : www.ecgraphik.com

Illustrations :

Amandine Bazin-Jama et Corentin
Dabreton

Préface :

Orane Dupont

Instagram : [orane_dupont_autrice](https://www.instagram.com/orane_dupont_autrice)

Demandez à votre médecin traitant

*« Je viens pas souvent chez vous, Docteur !
Mais quand j'viens, j'viens pas pour rien ! »*

Du même auteur

Les médisantes 2021

Préface

Cette œuvre d'une rare intelligence a été écrite sans artifices, sans faux-semblant, et avec une troublante sincérité. A l'image d'un témoignage, ce roman se montre souvent drôle, parfois effrayant, mais aussi poignant.

La protagoniste - le docteur Bibi - est une femme qui peut être en retard le matin, qui n'a parfois pas envie d'aller au boulot et qui oublie d'aller jeter sa poubelle odorante avant de prendre le chemin de son cabinet... En quelque sorte, elle nous rappelle qu'elle n'est ni plus ni moins qu'une madame Tout-le-monde. Alors oui, cette désacralisation des médecins fait un grand bien. Elle fait sourire... mais aussi réfléchir ! Derrière tout l'humour de cette œuvre – bien plus ancrée dans le réel que ce qu'elle ne peut paraître au

premier abord – se cachent de puissants sentiments. Au-delà du rire, il semble alors important de prendre en compte la colère et la détresse qui en émane... parce que ces émotions douloureuses appartiennent à cette généraliste désabusée. Réaliser à quel point son quotidien est difficile permet donc de prendre soin des médecins au même titre que ceux-ci prennent soin, tous les jours, des autres.

Ce prendre soin, les étudiants en médecine en entendent parler dès leur première année d'école. Pourtant, d'ores et déjà, ils sont eux-mêmes maltraités. Durant le parcours du combattant que représentent leurs – au minimum – dix années d'études, nombreux sont ceux qui viennent consulter leurs futurs confrères pour des troubles anxieux et/ou des dépressions. Un nombre conséquent d'entre eux ressortent de ces consultations munis d'une ordonnance pour des anxiolytiques, des antidépresseurs ou autres somnifères... Dans ma pratique de

psychologue, j'ai moi-même pu accompagner quelques-uns de ces étudiants débordés, anxieux, épuisés et découragés. Mais ce n'est malheureusement pas tout ! Lorsque leurs épaules sont suffisamment solides pour ne pas craquer et abandonner, le mal-être de ces futurs médecins peut encore s'amplifier avec les années. Il s'accompagne alors d'une précarité financière durant un internat aussi difficile que sous-payé. Puis une fois le Graal obtenu et le serment d'Hippocrate prêté, la surcharge de travail et les conditions d'exercice difficiles prennent le relai...

Il est donc important de prendre conscience que nous ne pourrons pas avoir davantage de médecins si tout cela ne change pas. Et nous ne pourrons pas être mieux soignés non plus. Nous ne pourrons même plus prétendre être la septième puissance mondiale en demeurant si maltraitants avec

les soignants, au détriment des soignés. Les médecins, à l'instar de tous les autres êtres humains sur cette Terre, restent des mortels. Ils ont leurs chagrins, leurs doutes, leurs espoirs et leurs désillusions. Plus important encore, ils ont leur famille, une fratrie, des parents, des enfants, des passions, des chiens et des chats. Oui, comme nous tous, ils ont parfois des difficultés à se lever le matin, font cramer leurs cookies dans le four et font des blagues qui tombent à l'eau. Bien sûr, malgré tout, ils nous soignent, nous réconfortent, apprennent à nous connaître... Bref, ils sont là pour nous.

A chaque ligne de « Demandez à votre médecin traitant », la passion du métier rencontre le désespoir de l'exercer. Alors soyons présents pour eux aussi. Ne les oublions pas. Et surtout, que ce soit avec notre voisin, notre sœur, notre boulanger, notre ami ou notre médecin traitant,

n'oublions jamais que le respect marche dans les deux sens.

Ce roman n'est donc ni vraiment un coup de gueule ni tout à fait un cri de désespoir. Il dépeint juste une réalité dont nous devons avoir conscience.

Alors merci, Amandine, de nous avoir ouvert les portes du cabinet du docteur Bibi. Merci pour cette prise de conscience, pour cet humour aussi grinçant que juste, pour cette sincérité...

Et longue vie au docteur Bibi.

Orane Dupont, psychologue et romancière

Confraternellement...

Surtout pas généraliste !

J'ai toujours voulu être médecin. Pour des raisons qui ont changé avec le temps, mais l'idée ne m'a jamais quittée. Quand j'avais six ans, la naissance de l'une de mes nombreuses cousines, si jolie, si craquante avec ses grands yeux bleus, fit naître ma passion pour les tout petits êtres édentés et joufflus qui sourient au monde sans concession. Je décidai donc de devenir sage-femme. C'était compter sans mon père, qui nourrissait les plus grands espoirs de réussite pour sa fille aînée :

— Non ma fille, si tu veux vraiment faire naître des bébés, il faut que tu sois obstétricienne.

Ainsi fut plantée la graine. Je voulais être « obstétricienne ».

Quelques années plus tard, mes

aspirations devinrent plus terre à terre. La dermatologie m'intéressa beaucoup plus. Un métier sympa, sans urgence ni gros stress, payé deux-cents francs le quart d'heure... En profiter pour se fournir gratuitement en cosmétiques auprès des laboratoires... Tout un programme.

Hum... Un stage de quinze jours en dermatologie au centre hospitalier universitaire de Grenoble bouscula ma carrière si bien tracée. Ulcères variqueux, escarres démesurées et autres pustules répugnantes... Des réjouissances bien peu ragoûtantes pour une jeune bachelière.

Qu'à cela ne tienne. Poussée par mon entourage qui m'assurait qu'avec le numerus clausus je n'aurais jamais de difficulté à trouver du travail dans ce métier, j'entrai tout de même à la faculté de médecine de Grenoble. Adviendrait que pourrait.

« Je trouverai bien une spécialité qui me convient », me répétais-je.

Le plus dur était de réussir ce foutu concours ! J'aurais ensuite cinq années supplémentaires pour choisir une spécialité.

Généraliste n'était pas une option envisageable. Je détestais notre médecin de famille, pour la seule et injuste raison qu'il ne s'occupait que de ma sœur, plus souvent malade que moi. Il va sans dire qu'à l'époque, on ne soignait pas les personnes en bonne santé. Et puis... les généralistes, tout le monde le savait, étaient au bas de l'échelle ! C'étaient ceux qui avaient raté le concours de l'internat. Pas question pour eux de prendre en charge les cas intéressants !

Après une longue décennie, je passais ma thèse et sortais fièrement de l'université avec mon diplôme de... docteur en médecine générale. Non, je n'avais pas raté le concours, mais j'ai mis très longtemps à ne plus ressentir le besoin de le préciser. Toutes mes années à arpenter les couloirs du CHU, dans des services de médecine, de chirurgie, de pédiatrie, d'oncologie... m'avaient laissé le temps de mûrement réfléchir. S'il m'arrive de regretter ce choix, ce n'est absolument pas lié au manque d'intérêt intellectuel de ce métier. Cette spécialité est passionnante, variée, enrichissante, gratifiante, modulable

en fonction de nos préférences et de nos compétences. Sans compter qu'aucune autre ne permet une telle proximité avec les patients. Suivre les familles, du plus jeune au plus vieux, être multitâche, c'était finalement de cela dont j'avais envie.

Dans l'imaginaire de tous, la médecine générale consiste à soigner des gripes et des gastro-entérites. Mais dans l'imaginaire, les fées, la magie et les trolls existent aussi ! Nous sommes confidents, papas ou mamans, coaches de vie, parfois amis, psy, gynécologues, pédiatres, gériatres, sauveurs de vies, eh oui ça arrive ! Nous sommes confrontés tous les jours à des situations des plus cocasses aux plus dramatiques, parfois très compliquées et qui demandent beaucoup de réflexion, de recherches et de formations, dans un grand nombre de domaines.

En un mot, ce métier est passionnant. Mais aussi, tellement frustrant !

Ce livre est le coup de gueule d'une généraliste sur le point de déplaquer. Un coup de gueule contre les petites violences

du quotidien que nous subissons sans broncher et qui nous usent. Mais il est aussi un hommage à vous : les patients. Vous nous donnez cette confiance dont nous avons besoin pour avancer. Même si parfois, elle nous fait peur. Vous vous livrez à nous. Nous connaissons vos craintes, vos joies, vos chagrins, vos secrets, du plus doux au plus vil. Devant vous, nous pouvons être complètement démunis, attendris, exaspérés ou très fiers. Vous nous faites parfois pleurer mais souvent beaucoup rire, car croyez-moi, nous ne sommes pas différents de vous.

Il m'arrive d'imaginer que ma bonne et ma mauvaise conscience m'accompagnent pour me souffler discrètement leurs conseils, plus ou moins avisés, dans les oreilles. Et ce n'est malheureusement pas toujours mon bon côté qui a le dernier mot ! Oui, c'est vrai, je peux me révéler quelque peu sarcastique lorsque je relate vos petites manies ou certaines anecdotes croustillantes. Mais si vous lisez bien entre les lignes, vous y trouverez également beaucoup de tendresse. Cherchez bien !

Je tiens par avance à présenter mes excuses à mes confrères spécialistes d'organe et urgentistes. Vous allez devoir faire preuve d'une bonne dose d'humour et d'une once d'humilité. Si la gent masculine en prend plein la gueule dans mes écrits féministes, vous ne serez pas épargnés dans celui-ci. Dans le cas où vous vous reconnaîtrez, ne vous offusquez pas. Riez avec moi, comme vous l'avez fait pendant nos nombreuses années d'études communes, et pensez à moi quand vous serez tentés de répondre : « Demandez à votre médecin traitant. »

Lundi



Monsieur Alain PACIAN

8 h 30.

Comme tous les matins depuis plusieurs mois, je n'ai pas envie d'aller travailler.

J'ai mal dormi, je suis grognon et la journée qui m'attend va durer dix-sept longues heures ! Pour combler tout ça, je n'ai plus d'essence. Stéphane a emprunté ma

voiture et une fois de plus, il est rentré sans passer par la station-service ! J'ai dû écourter mon temps de salle de bain pour partir plus tôt.

— Mais t'inquiète, t'as largement de quoi te rendre au boulot !

— Ha oui ? Et je reviens comment ? Je pousse la bagnole jusqu'à une descente ?

Je déteste les lundis, surtout lorsque je suis de garde ! Je déteste mettre du carburant, surtout en hiver ! Je déteste avoir à me presser, surtout si je dois me laver les cheveux ! Je ne peux même pas les couvrir d'un bonnet puisqu'ils sont encore humides. Je n'ai pas envie de passer la journée avec un casque tout raplapla sur le crâne ! Je claques la porte, furibonde, chargée comme une mule.

- Epaule droite : sac à main, sac de documents à remplir, à classer, à renvoyer, à gérer... Il prend du poids de jour en jour. Je me demande comment les anses tiennent encore.

- Main droite : glacière contenant deux repas car ce soir, je suis de garde.

- Sur le dos : mallette de visites transformée en sac à dos, plus pratique.

- Epaule gauche : sac de courses pour le cabinet. Thé, chocolat, javel pour ma collègue fan de ce produit détestable, savon, nettoyant wc, papier toilette...

- Main gauche : sac-poubelle.

Je jette tout cela derrière mon siège, démarre le moteur, règle le chauffage au maximum et attrape le grattoir pour lutter contre l'épaisse couche de givre qui s'est formée pendant ma courte nuit.

Il fait un froid de gueux. J'arrive à la station essence. Bien sûr, toutes les pompes situées du même côté que mon réservoir sont prises. Pas le temps d'attendre que l'une d'elles se libère, je me gare devant la seule disponible. Merde, c'est un écran tactile, il faut que j'enlève mon gant ! Je tape mon code, souffle sur mes doigts et tire comme une forcenée sur le tuyau pour atteindre mon réservoir. J'ai monté le volume de la radio à fond pour continuer d'écouter la chanson qui passait quand je suis sortie du véhicule, mais je n'entends qu'un brouhaha et des boum

boum à travers la portière fermée. Quand je rattache ma ceinture, mes mains glacées sentent le gasoil et le morceau est terminé. C'est la pub. Argh ! Puis vient l'horoscope. Capricorne : « Gardez votre calme et prenez votre temps. Rien ne sert de courir, il faut partir à point. ». Ben voyons !

8h50.

Voiture garée, j'ai oublié de jeter la poubelle. Elle est restée bien sagement derrière le siège conducteur. Hier soir nous avons mangé des crevettes. Je n'ose imaginer le délicieux fumet auquel je serai confrontée ce soir quand je reprendrai la route ! Quelle idée, les crevettes à cette saison !

J'attrape le reste de mes affaires : dos, épaule droite, épaule gauche et me dirige vers l'entrée du cabinet médical. Il ne me reste qu'une main de libre pour ouvrir la porte que je n'ai pas le temps d'atteindre, quand monsieur Pacian m'accoste :

— Jour Docteur,